

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS...	\$ 9.00	\$ 4.50	\$ 2.25
POUR L'ETRANGER.....	12.15	6.10	2.35

Les abonnements se soldent invariably d'avance

LE NUMÉRO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire

1 An	6 Mois	4 Mois	3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS....	\$ 3.00	\$ 1.50	\$ 1.00
POUR L'ETRANGER.....	4.00	2.05	1.35

Les abonnements datent du 1er et de 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE PRO ARIS ET FOCIS SCIENCES ARTS

NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI MATIN, 25 FÉVRIER 1913

86ème Année

1er Septembre 1827

LE MARECHAL NIEL

Félicitons et remercions les officiers de l'armée française qui emploient leurs loisirs à reconstruire pour l'exemple des jeunes générations les plus belles physionomies de notre histoire militaire. C'est une manière de nous rappeler les qualités et les vertus que développe la guerre. Quarante années de paix risqueraient d'en atténuer chez nous la mémoire si notre armée du Maroc ne nous en présentait la vivante image et si des historiens convaincus, amis du feu sacré, ne ressuscitaient de temps en temps le glorieux passé de nos soldats.

Le commandant de La Tour est un de ces historiens. Il a choisi un sujet sévère, mais tout à fait digne d'intérêt, en décrivant la vie du maréchal Niel. Il y a eu sous le second Empire des généraux plus populaires, plus connus du grand public: Saint-Arnaud, Bosquet, Canrobert, Mac-Mahon. Il n'y en a pas eu de plus appliqué à ses devoirs et à certaines heures de plus utile. D'autres ont eu la bonne fortune de rendre leur nom célèbre par des actions d'éclat. Officier d'armée spéciale, employé dans la guerre de siège, le maréchal Niel a plutôt joué le rôle des grandes utilités, mais partout où il a passé il l'a joué superbement.

camp. Mission de confiance, mais hérissée de difficultés. Lorsque le général Niel arriva en Crimée, les positions étaient prises, les opérations engagées. Il y avait eu des fautes commises, on avait adopté des mesures brusques et incohérentes, sans compter les tiraillements inévitables qui se produisaient entre le commandant des troupes françaises et le commandant des Anglais. L'empereur mettait le comble au désordre en ayant la prétention de corriger ces fautes du fond de son cabinet. Heureusement le tact et la mesure de son représentant atténuaient les inconvénients d'une situation si fautive. A moins de recevoir des ordres positifs, il ne hasardait guère que des conseils. Il n'en inspirait pas moins une certaine défiance, et même au loyal Canrobert, comme s'il avait pour fonctions de bonifier des notes aux généraux, de faire approuver ou blâmer par le souverain les opérations du siège.

Une occasion se présenta de sortir de cette impasse. Le général Bizot, qui commandait le génie, ayant été tué à la tranchée, Niel demanda à le remplacer. Il cessait ainsi d'apparaître comme le contrôleur et presque le surveillant des autres. Il traitait dans son rôle d'officier du génie avec l'autorité que lui donnaient sa science et son expérience. Il rendit alors les plus grands services pour la direction des travaux du siège. C'est lui qui indiqua le mamelon de Malakoff comme le véritable point d'attaque. De là on dominait par le plus vaste faubourg de Sébastopol tous les mouvements de la flotte. Tant que Canrobert conserva le commandement, l'aide de camp de l'empereur, quoique ne se sentant pas en confiance absolue, n'eut avec son chef que des rapports courtois. La scène changea lorsque Pelissier reçut le commandement qu'abandonnait Canrobert. Le nouveau général, d'un caractère entier et difficile, ne supportait guère qu'on exprimât et surtout qu'on soutint des opinions différentes des siennes. A propos de l'attaque du Mamelon-Vert, une discussion s'éleva engagée entre le commandant en chef et le commandant du génie. Celui-ci ayant commis l'imprudence de se représenter comme l'interprète des idées de l'empereur, Pelissier lui répondit avec véhémence: "Général, il n'y a pas à l'armée d'aide de camp de l'empereur, dépositaire de ses idées et de ses plans. Il n'y a qu'un général en chef et des subordonnés. Vous êtes de ceux-ci, vous n'avez qu'à obéir." C'est ce que fit Niel, tout en regardant son front et en racontant dans ses lettres au maréchal Vaillant à quelles épreuves sa patience était mise presque tous les jours.

Ses débuts remontent au siège de Constantine où il fait partie des colonnes d'assaut. A la suite d'une explosion, il reste un moment sans connaissance, enseveli sous les débris; après avoir repris ses sens il se dirige avec ses sapeurs vers une des portes de la ville dont il a d'avance étudié l'emplacement et qu'il ouvre aux troupes françaises. Cette opération, dit le rapport officiel, exécutée sur la droite de la brèche avec autant d'intelligence que de résolution par le capitaine Niel, amena la retraite des défenseurs et la reddition de la ville. Douze ans plus tard nous retrouvons le capitaine Niel, devenu colonel, au siège de Rome, où le général Vaillant, qui commande le génie de l'expédition, l'a choisi comme chef d'état-major. Il s'agit de résoudre un problème infiniment délicat: prendre la ville en ménageant la vie des soldats et sans atteindre les monuments. Les assiégeants auraient peut-être rencontré des difficultés moins grandes au sud de la place; mais résolu comme ils l'étaient à ne pas endommager par le feu de l'artillerie les richesses artistiques accumulées dans cette partie de Rome, ils ouvrirent la brèche du côté opposé, au Janicule. Des qu'ils furent maîtres de ce point, les Romains, qui s'étaient vaillamment défendus pendant plus d'un mois, comprirent l'inutilité de la résistance. Légèrement blessé dans le dernier assaut, le colonel Niel fut chargé de porter au pape la nouvelle de la victoire et promu général de brigade.

Nommé divisionnaire un peu avant la guerre de Crimée, il eut à s'emparer du fort de Bomarsund, élevé par les Russes comme une menace permanente pour les provinces riveraines de la Baltique. Ainsi qu'à Constantine et à Rome, il étudia soigneusement les lieux sous le feu des assaillés pour déterminer les points d'attaque les plus favorables. Un nouveau rapport officiel désigne le général Niel comme s'étant aventuré à quelques centaines de mètres des ouvrages russes, comme s'étant glissé de rocher en rocher, d'arbre en arbre, pour reconnaître les passages par lesquels les troupes pourraient arriver au pied des remparts et les emplacements des batteries de siège. Son rôle fut plus important encore à Sébastopol, où il passa toute une année, chargé de porter aux commandants en chef les instructions de l'empereur dont il était alors un des aides de

ceux du même drame, le général Ladreit de Lacharrière et le maréchal Canrobert. Le général de Lacharrière commandait une brigade du corps de Niel. Bien loin d'admirer la tactique de son chef, il lui reprochait d'avoir manqué de sang-froid, de n'avoir pas su ramasser ses troupes pour un effort décisif et de n'avoir envoyé ses régiments à l'ennemi que les uns après les autres, ce qui avait fait tuer inutilement beaucoup de monde.

Quant au maréchal Canrobert, les prétendues combinaisons d'état-major français faisaient état de lui inspirant que du dédain. Il n'a dit plus d'une fois à son-même: "Si à propos de Solferino on vous parle d'opérations stratégiques, répondez simplement que nous avons rencontré par hasard les Autrichiens qui ne s'y attendaient pas." La, comme dans la plupart des batailles du second Empire, la victoire était due non à la science des généraux, mais à la valeur du soldat. Je suis depuis longtemps convaincu que c'est ce jour-là que les Prussiens ont constaté l'insuffisance des états-majors en présence. Au point de vue scientifique, la faiblesse commune de l'armée française et de l'armée autrichienne leur a inspiré l'idée de se mesurer avec elles un jour prochain et de les battre séparément.

Non seulement Canrobert n'appréciait pas les opérations du corps plus que celles des autres, mais il avait un grief personnel contre le général Niel, son voisin de gauche. Celui-ci, dans un rapport adressé à l'empereur et manifestement destiné à faire valoir ses services, avait exprimé le regret de n'avoir pas été soutenu avec assez de vigueur par le 3e corps. Il énumérait même les magnifiques résultats qu'il aurait obtenus s'il avait trouvé chez son voisin de droite un concours plus efficace. Canrobert bondit sous le reproche. Il racontait volontiers l'embaras dans lequel l'avaient mis dès le commencement de la journée les communications de l'empereur. A deux reprises différentes le souverain lui faisait dire par deux officiers d'ordonnance, dont l'un était Klein de Kleinenberg, que la garnison de Mantoue préparait une sortie pour le prendre de flanc et qu'il eût à se garder sérieusement sur sa droite. D'autre part, à sa gauche, Niel, vigoureusement pressé par les Autrichiens, demandait du secours. L'instinct de la camaraderie militaire, si fort chez cet homme de soldat, poussait Canrobert à marcher au canon, à secourir son frère d'armes. Au risque de désobéir à l'empereur et de s'exposer lui-même, il envoyait successivement la division Renaud, puis la division Trochu au secours du 3e corps.

Aussi était-il indigné qu'on l'accusât d'avoir agi en mauvais camarade, d'avoir refusé son appui à son voisin de gauche. Il prit la chose si à cœur qu'il avait songé à provoquer Niel et demanda aux maréchaux Barakauy d'Hilliers et Mac-Mahon de lui servir de témoins. Il fallut l'intervention personnelle de l'empereur pour rétablir la paix entre les deux adversaires. Au retour de la campagne d'Italie, le maréchal Canrobert, que je voyais chaque jour à Nancy, s'exprimait sur l'incident avec une extrême vivacité. "Quelle injustice!" disait-il. "On m'accuse de n'avoir pas tendu la main à un camarade dans l'embaras. C'est le contraire qui est vrai. J'ai désolé les ordres que je recevais, je me suis compromis pour le secours. Si je n'avais pas cédé au sentiment de la confraternité d'armes, si je n'avais songé qu'à moi, comme on me le reproche, la conduite à tenir aurait été bien simple. J'aurais laissé écraser le corps, et lorsque les Autrichiens, épuisés par leur effort même, auraient cru tenir la victoire, je serais tombé sur eux avec mes troupes fraîches et je les aurais mis en déroute. Je serais devenu alors le Thésée de Solferino."

Heureusement pour la mémoire des deux maréchaux, le patrio-

tisme étouffa en eux le souvenir d'un désaccord momentané. Lors, dans ses jours de péril, Niel appela au ministère de la guerre sollicita le concours de Canrobert, celui-ci oblia noblement ses anciens griefs pour lui tendre la main. Il suffisait en effet de voir agir le nouveau ministre pour comprendre avec quelle intelligence, avec quel dévouement il servait les intérêts de la France. L'empereur l'avait choisi parce qu'il le connaissait de longue date et qu'il savait trouver en lui le plus consciencieux des collaborateurs. Tous deux avaient été également frappés par le changement d'équilibre que produisaient en Europe la bataille de Sadowa et l'agrandissement soudain de la Prusse. La supériorité de l'armée prussienne se manifestait avec une telle force qu'il paraissait nécessaire de prendre contre elle des précautions pour l'avenir. Si le souverain et son ministre avaient été libres, ils auraient proposé et fait accepter par le pays comme une nécessité des temps le service obligatoire et personnel. Pour notre malheur, ils rencontrèrent dans les corps élus, à la Chambre des députés, au sein des conseils généraux, une résistance invincible. Ce fut la bourgeoisie même la plus éclairée et la plus libérale, qui fit échouer tous les projets de réorganisation de l'armée française. L'empereur y résista par sa popularité. Au moment de prononcer la dissolution de la Chambre, il fut informé par ses ministres que les élections se feraient sur la loi militaire et qu'on lui enverrait une majorité hostile à ses projets. Je me rappelle encore les protestations des bourgeois, la véhémence avec laquelle ils s'indignaient à la pensée que leurs fils, des jeunes gens si bien élevés, trouveraient à la caserne la promiscuité des fils d'ouvriers et des fils de paysans. Les mères surtout craignaient qu'ils ne perdissent à ce contact l'élegance et la distinction de leurs manières.

Tout ce qu'on put obtenir d'une société que la prospérité et la richesse générales avaient déshabituée de l'esprit de sacrifice, ce fut la loi à laquelle le maréchal Niel a donné son nom, la loi sur l'organisation de la garde mobile. Le principe en était excellent. En face des 700,000 hommes que la Prusse pouvait mettre sur pied et jeter sur le Rhin en quelques jours, la France ne pouvait plus se contenter de son armée active et de sa réserve. Il était nécessaire qu'elle trouvât trois ou quatre cent mille hommes toujours prêts à occuper et à défendre ses places fortes. La loi les demandait aux jeunes gens des dernières classes qui n'avaient pas été compris dans le contingent en raison de leur numéro de tirage au sort et aux exemptés des mêmes classes. On se donnait ainsi la possibilité de réserver en cas de guerre des hommes qui sans cette modification n'auraient jamais porté les armes. La loi fut votée, mais avec de tels amendements et de telles atténuations qu'il n'en restait plus que le squelette. "Nous sommes obligés de voter cette loi, disait un député, mais nous l'arrangerons de telle façon qu'elle ne pourra pas servir." Le maréchal usa ses dernières forces à la défendre.

Sa mort fut un malheur public, non seulement parce qu'il ne subsista presque rien de son œuvre, mais parce que l'empereur perdit en lui un conseiller d'une prudence et d'une sagesse considérables, qui n'aurait jamais engagé la guerre avec l'Allemagne dans les conditions déplorablement nous l'empêchant en 1870, sans alliances certaines, sans préparation, sans une armée égale en nombre à celle de l'ennemi, toute prête à passer la frontière le jour même de la déclaration. Il ne se serait jamais laissé entraîner à jouer le jeu de Bismarck, comme le firent ses candides et inconscients successeurs.

A. MEZIERES.

— Voyez cet ivrogne. Son nez est rouge comme un phare...
— Il ne passe pourtant pas beaucoup d'eau dessous!

FRANCE

La crue de la Seine.

Paris, 24 février. — Les eaux jaunâtres du fleuve charrient une multitude d'objets que le courant emporte vers la mer; les tonneaux commencent à faire leur apparition; c'est le signe par excellence que les hautes berges de Berry sont inondées.

Quelques bateaux difficilement remorqués tentent encore d'opérer leur déchargement. Les pauvres chevaux attelés aux camions qui attendent les marchandises ont de l'eau jusqu'au poitrail.

Le quai du Louvre offre un spectacle pittoresque. Les bâtiments de la douane ont leur rez-de-chaussée inondé et le charbon "Anjou" du port de Rouen, a dû tripler ses amarres. Le navire, grâce à la largeur imprévue du fleuve, se trouve maintenant au milieu des eaux. Il a pu décharger sa cargaison; Dieu sait quand il pourra maintenant prendre son fret pour repartir.

Cependant, il est des gens que la crue du fleuve rend bien heureux. Ce sont les pêcheurs à la ligne. A l'écluse de la Monnaie, maintenant recouverte, ils sont là, attentifs, que ça morde... Et ça morde... Que de chevesses ou chevesses ou chevaines (ce poisson s'orthographe, en effet, de ces trois façons), de goujons et "tutti quanti" viennent se prendre au fallacieux appât!... Et que de cris de joie viennent saluer ces captures!...

MEXIQUE

Les Etats-Unis demandent la preuve que Madero n'a pas été assassiné

8,000 hommes de troupes sont réunis, prêts à intervenir.

Mexico, 24 février. — Une enquête officielle concernant la mort de Madero et Suarez, qui ont été tués dans la nuit de samedi à dimanche, va être entreprise.

L'opinion générale est que la mort de Madero apportera une détente à la situation actuelle. Le désespoir de la famille de l'ancien président est poignant.

La version officielle de la mort de Madero et de Suarez est fournie par le gouvernement. L'automobile qui contenait les deux prisonniers les conduisant du palais national au pénitencier a été attaquée par un groupe qui a obligé le chauffeur, de s'arrêter; c'est pendant l'échange des coups de feu entre les gardiens et les assaillants que les prisonniers ont trouvé la mort.

Washington, 24 février. — Des ordres ont été émis hier par le major général Carter pour la mobilisation de Second Corps d'Armée à Galveston.

Austin, Tex., 24 février. — Les membres de la législature du Texas et le Gouverneur Coiphitt se sont entretenus hier au sujet de la situation du Mexique. Le Sénateur Collins a proposé que le Texas demande l'intervention immédiate.

El Paso, Tex., 24 février. — Les anciennes troupes de Madero à Suaz, près de Chihuahua, se sont révoltées contre le gouvernement de Huerta, et déclarent qu'elles ne permettent aucun trafic avec Chihuahua et la frontière. Elles se trouvaient à Suaz faisant partie de la garde du chemin de fer Mexican Central, entre Juarez et Chihuahua.

Washington, 24 février. — On a préparé les ordres pour envoyer la 1e et la 6e brigades à Galveston. Le 6e régiment de cavalerie de Des Moines, est également prêt.

Meurtre à Lafayette

Lafayette, Luc., 24 février. — Theogen Joseph, un homme de couleur, a été assassiné par Paul Steiner à la suite d'une querrelle causée par la jalousie. Le meurtrier a été serré dans la prison de paroisse.

Deux agents de police négligents sont punis

L'agent de police John Jacobs a été mis à pieds, lundi matin, par le Surintendant de Police Reynolds. Il est accusé d'avoir désobéi aux ordres qui lui ont été donnés, et d'avoir négligé son service.

L'agent E. A. Théard a reçu une sévère rémontrance de M. Reynolds, pour ne pas avoir fait son rapport quand il est parti chez lui dimanche matin à 2 heures.

Hôtels et Taxicabs

De Washington ne pourront pas augmenter leurs prix pendant l'inauguration.

Washington, 24 février. — Une loi vient d'être passée pour empêcher les hôtels et les taxicabs de Washington d'augmenter leurs prix, pendant l'inauguration du Président élu Wilson.

Le Représentant Johnson du Kentucky, qui a présenté la loi, a lu la lettre d'un correspondant qui déclare qu'un hôtel lui avait demandé de \$120 à \$150 par jour pour une chambre.

La plus petite république du globe.

Jusqu'ici la république de Saint-Marin était considérée comme la plus minuscule des républiques du monde entier.

Il paraît qu'il n'en est rien. Un explorateur anglais, sir Robert Hesketh, membre de l'Institut colonial de Sydney, vient de publier le récit d'une visite qu'il a faite récemment à Pitcairn, une île perdue dans l'Océan Pacifique, qui n'est habitée que par cent cinquante individus répartis par une constitution républicaine.

L'histoire de cette colonie n'est pas banale. Il y a un siècle environ, l'équipage d'un navire de guerre anglais, la "Bounty", se révolta contre les officiers du bord, alors que le bateau se rendait en Australie.

L'un des principaux meneurs, le matelot Adam Smith, prit le commandement du navire, non sans avoir au préalable fait passer par les armes tous ses chefs supérieurs. L'équipage révolta débarqua à Pitcairn, complètement déserte, et s'y installa définitivement.

Aujourd'hui, les habitants de Pitcairn vivent, comme nous l'avons dit, sous un régime républicain. Le pouvoir est exercé par un comité composé d'un président, de deux assesseurs et d'un secrétaire. Il y a une chapelle et une école dont le maître remplit aussi les fonctions de médecin.

Sir Robert Hesketh nous apprend que l'état de Pitcairn est assez prospère, mais l'argent y est fort rare. Tout se fait par échange. La pêche et la chasse forment les deux bases de l'alimentation des habitants de l'île.

Le Grand Jury Fédéral

Le nouveau grand jury fédéral a été inscrit lundi matin devant le Juge Foster, M. Charles E. Pattison, de la maison Pattison & Co., a été nommé le chef du jury.

Nécrologie

Paincourtville, Luc., 24 février. — Mme Pierre François Volant de Labarre, dont le nom de jeune fille était Mlle Euphrasie Schmidt, est morte aujourd'hui à l'âge de 78 ans. Elle était née à La Nouvelle-Orléans en 1834, 117 rue Royale. Mlle Schmidt fut instruite à Nazareth, Ky. Le 21 avril 1857 elle épousa M. de Labarre. En 1907 M. et Mme de Labarre célébrèrent leurs noces d'or.

Mme de Labarre appartenait à une des plus anciennes familles de la Louisiane. Elle était la fille de Gustave Schmidt, qui vint de Suède, et après avoir débarqué en Virginie, vint à la Nouvelle-Orléans où il ouvrit un bureau d'avocat. M. Schmidt parlait et écrivait admirablement sept langues différentes. La mère de la défunte était Mlle Melanie Seghers de Bruxelles. Les de Labarre sont alliés aux familles Lebréton, Chalarand, Fortier, Trasmad Landry, Morrison et Li-vaudais.

Mme de Labarre consacra toute son existence à élever sa famille.

Quatre enfants survivent à Mme de Labarre: Mme J. M. Barlow de Bellerose, Luc.; la sœur Marguerite Marie de Charenton; Frd de Labarre de Bellerose et G. J. de Labarre, de Paincourtville. Les funérailles ont eu lieu hier à 3 heures au milieu d'un grand concours d'habitants. Le Rév. Père Branche officiait.

Les acteurs de la compagnie "Officer 666" visitent la cour de nuit

Les principaux acteurs de la Compagnie "Officer 666" ont rendu visite à la Cour de Nuit, dimanche soir, et se sont bien amusés.

Un inculpé a déclaré au Juge Batt qu'il venait d'être mis en liberté le matin même de son arrestation, ce qui fit les acteurs, rire aux éclats. Max Goodwin reçut le choix d'une amende de \$10 ou 30 jours de prison pour avoir fait du tapage dans un théâtre, situé au coin des rues Claiborne et Ursuline.

Sports

Al Wambsgans, qui n'a pas encore été battu depuis ses merveilleux débuts, sera opposé à Young Denny dans un combat de boxe, de dix reprises, le 3 mars. Le poids a été fixé à 142 livres à 3 heures. La rencontre aura lieu au "Orleans Athletic Club."

George Slosson et Koji Yamada, le merveilleux japonais, ont été engagés pour un match de billard de 1,600 points. Le match sera disputé en 4 parties de 400 points. Les parties auront lieu au "Scharffs Billiard Hall" rue Royale, le 3 et le 4 mars.

Le Suburban A. C. annonce que Kid Bertucci et Eddie O'Hara se rencontreront dans un combat de 10 reprises le 5 mars.

Joe Thomas de la Nouvelle-Orléans, a battu Frankie Whitney de Cedar Rapids, à Atlanta, vendredi soir, mais l'arbitre a déclaré la partie nulle.

BOXE.

La rencontre entre Frankie Conley et Ernest Lucien, au Orleans Athletic Club, hier soir, s'est terminée soudainement à la septième reprise. Lucien s'est plaint à l'arbitre Tommy Walsh que Conley lui avait donné un faux coup, quand Walsh a refusé de reconnaître sa plainte, la police est intervenue et mit fin au combat.

Après un combat très acharné, Johnny Fisse reçut la décision bien méritée sur Eddie Coulon à la fin de la dixième reprise. Fisse a été l'agresseur pendant tout le combat, obligant Coulon de se battre en reculant continuellement.

Kid Hohlgren reçut la décision sur Kid Buras, à la fin d'un combat assez intéressant qui dura 4 reprises.



FRANCISCO I. MADERO
Ex-Président de la République du Mexique